

**Pia
Petersen**

**Un écrivain,
un vrai**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un écrivain, un vrai, c'est le titre de l'émission de télé-réalité dont Gary Montaignu a accepté d'être vedette. Une équipe technique s'est installée chez lui et le filme en permanence ; au fil de rendez-vous quotidiens, les téléspectateurs sont invités à intervenir sur l'intrigue de son roman en cours. Auteur populaire et reconnu par ses pairs, Gary est au faîte de sa carrière. S'il s'est prêté au jeu, c'est par ambition mais aussi par amour sincère de la littérature, dans la conviction que la petite lucarne a le pouvoir d'inoculer le virus de la lecture dans tous les foyers.

Quelques mois plus tard, il a déserté la vie publique, n'écrit plus rien de bon et reste enfermé chez lui, dans un fauteuil roulant... Aurait-il sous-estimé les effets de la médiocrité télévisuelle ?

Avec une ironie clairvoyante, Pia Petersen interroge le rôle de l'artiste dans nos sociétés contemporaines interactives. Face au simplisme démagogique et aux charmes fallacieux du storytelling, elle plaide avec détermination pour la complexité de la pensée, la liberté de créer sans le souci de séduire, sans renoncement, sans concessions.

PIA PETERSEN

Native du Danemark, Pia Petersen vit et travaille entre Paris et Marseille. Elle est l'auteur de huit romans, tous écrits en français, parmi lesquels, chez Actes Sud, Une fenêtre au hasard (2005), Iouri (2009, Prix marseillais du polar), Une livre de chair (2010, prix de la Bastide de Villeneuve).

DU MÊME AUTEUR

LE JEU DE LA FACILITÉ, Autres temps, 2000.

PARFOIS IL DISCUTAIT AVEC DIEU, Actes Sud, 2004.

UNE FENÊTRE AU HASARD, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 999.

PASSER LE PONT, Actes Sud, 2007.

IOURI, Actes Sud, 2009, Prix marseillais du polar.

UNE LIVRE DE CHAIR, Actes Sud, 2010, prix de la Bastide de Villeneuve.

LE CHIEN DE DON QUICHOTTE, La Branche, 2012.

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-01688-3

PIA PETERSEN

Un écrivain, un vrai

roman

ACTES SUD

à Hubert Nyss

Il était très en avance, comme toujours quand il avait un rendez-vous important. Oui, important était le mot juste. La chaleur était accablante et pourtant la canicule n'avait pas encore commencé. Sa chemise était déjà trempée. Écrasés par la chaleur, les invités montaient lentement les marches et disparaissaient à l'intérieur du Plaza Hotel. En face, devant Central Park, des chevaux attelés à de vieilles calèches, épuisés par la journée, se reposaient en attendant patiemment les touristes qui venaient visiter New York by night. Quelques nostalgiques de l'époque où Truman Capote avait organisé son grand bal masqué en noir et blanc, réunissant toutes les célébrités du moment, stationnaient devant la fontaine pour apercevoir les invités. La remise du prestigieux International Book Prize avait lieu dans une heure et la cérémonie attirait le tout New York, notables, politiques, artistes, écrivains, éditeurs, agents, attachés de presse, acteurs, producteurs, journalistes, photographes, réalisateurs et beaucoup d'autres du monde encore. Dans le hall et la réception, les gens se poussaient pour passer, s'arrêtaient pour échanger quelques mots, les informations et les rumeurs circulaient bon train. Qui fait partie du jury ? Qui va l'emporter ? Les photographes étaient partout et les équipes de télé avaient du mal à naviguer avec leurs caméras. New York attendait la canicule prévue depuis deux semaines et qui s'annonçait d'une longue durée. Les météorologues avaient souligné que le climat était détraqué, surtout depuis le dernier tremblement de terre au Japon, que le réchauffement de la planète était désormais une réalité et qu'il fallait prendre au sérieux. La fin du monde approchait à grands pas et des prophètes de tout poil pullulaient dans les rues, munis de pancartes avec des conseils pour survivre et pour ceux qui ne doutaient encore, il suffisait de regarder le soleil, un disque rond et rouge qui pendait juste au-dessus de leurs têtes.

Gary traversa le hall. À gauche de l'entrée, le Champagne Bar et en face, le Palm Court où était servi l'apéritif en attendant que les portes du Grand Ballroom s'ouvrent. À droite, la réception de l'hôtel. La lumière des lustres se reflétait dans le marbre du sol. De grandes colonnes soutenaient le plafond et la fameuse verrière, décor essentiel du film *The Great Gatsby*, avait été complètement rénovée. On guettait Jay Gatsby / Robert Redford, on l'imaginait entrer en donnant le bras à la femme de ses rêves. D'énormes lustres scintillaient de mille feux, probablement des ampoules à basse tension. Des palmiers en pot étaient disséminés ici et là. Les murs en pierres de taille étaient percés de portes-fenêtres en arcade et des sculptures montées sur des socles surveillaient les allées et venues de

visiteurs et des clients. Malgré la climatisation, Gary étouffait. Ethan proposa de lui apporter de quoi boire, attends-moi ici. Ethan était son agent et le surveillait toujours de près. Assise plus loin, Ruth, femme de Gary, discutait avec Lester, son éditeur et Kimber, son attachée de presse. Ruth ne quitta pas Gary des yeux. Il lui fit signe. Il était l'un des finalistes les plus populaires et on ne cessait de le saluer, il ne distinguait même plus qui était qui. Il se passa le dos de la main sur le front pour essuyer la sueur puis il vit Miles arriver, suivi de sa femme. Miles était à la tête d'une importante société de production qui travaillait avec toutes les télévisions nationales et il lui avait confirmé que tout était prêt, il ne manquait plus que le prix mais pour ça, il était confiant. Il vit Ethan s'arrêter et serrer des mains lui aussi puis prendre à part un type, un journaliste sans doute ou un chroniqueur littéraire. Ruth avait dû oublier le coup à boire. Ethan travaillait sans relâche pour caser ses livres et Gary lui demandait souvent ce qu'il ferait sans lui. Ruth n'était pas d'accord, dernièrement elle avait même soulevé l'idée qu'il serait peut-être judicieux de changer d'agent, en prendre un habitué à gérer les carrières de personnalités, Ethan était gentil mais Gary était la seule grosse pointure qu'il ait dans son portefeuille d'auteurs en dehors de tous ceux que Gary lui amenait et ce n'était pas suffisant. Finalement Ethan vivait sur ce que Gary rapportait. Gary était réticent mais Ruth maintenait qu'il faudrait prendre une décision à l'issue du résultat du prix.

Ruth avait le sens des affaires.

Une jeune femme près du comptoir de la réception lui lança des œillades. Il s'en approcha. Quelque chaleur, pas vrai ? il fit en la dévisageant. Elle haussa légèrement les sourcils et sourit. Il ajouta. Ça pourrait peut-être se revoir ailleurs, plus tard ? Vous et moi ? Elle acquiesça. Bientôt... Elle acquiesça à nouveau. Je n'habite pas loin. Il extirpa une carte de visite de sa poche et écrivit son numéro et son téléphone personnel et tendit la carte à la femme. À plus tard, dit-il à voix basse tout près de son oreille, il aurait pu l'embrasser. Les invités prirent la direction du Grand Ballroom, *the most beautiful room in New York*, disait Truman Capote. Ils entrèrent dans la grande salle et commencèrent à s'installer autour des nombreuses tables rondes dressées pour le dîner. Gary fit signe à sa femme qui le rejoignit et ils se dirigèrent vers leur table. Ethan les rattrapa.

Miles dit que tout est prêt. C'est formidable. On pourra commencer à travailler sur les détails.

Leur table était située juste au pied de l'estrade où étaient remis les prix. La salle se remplissait rapidement et les chaises grinçaient sur le parquet, les verres s'entrechoquaient et il y avait un incessant bourdonnement de voix. En bordure, tout autour, journalistes et caméramans et photographes se bousculaient. Gary et Ruth étaient à table avec le sénateur Jones et son épouse, le maire accompagné de sa femme, Lester, Kimber, Ethan et Forrest, un journaliste spécialisé en analyse politique et Miles avec son épouse. Ruth se pencha sur Gary et l'embrassa sur la joue en souriant aux autres convives. Elle portait une robe couleur bleu roi et Gary la trouvait jolie. Il but une gorgée de vin rouge et examina la salle, somptueuse avec ses fresques, ses teintes crème et ses dorures. Truman Capote avait raison, c'était la plus belle salle de New York. Il y avait fait une sacrée fête, au point d'en créer un événement historique. Gary se sentait euphorique, léger, ivre. S'il avait son prix... Non

ça portait la poisse mais quand même... S'il avait son prix, il pourrait tout faire, il serait enfin libéré d'écrire tous les livres qu'il voulait... Il avait plein de projets en tête, des romans puissants dévastateurs comme des ouragans... S'il avait le prix... Une armée de serveurs, les plateaux chargés s'occupa de servir chaque table, il avait chaud et les rires résonnaient dans sa tête. La canicule sera dure. Les médias avaient prévenu que la chaleur de ces jours-ci n'était rien comparée à ce qui allait arriver. Ruth discutait avec le sénateur Jones, ils évoquaient la possibilité d'une commission dont Gary serait le président. Jones prédisait que Gary aurait un grand avenir et le maire intervint et ajouta qu'il pourrait même ambitionner une place d'ambassadeur à l'étranger et pourquoi pas en France. Ruth était aux anges. Elle avait toujours pensé qu'il irait loin. Ethan écoutait Miles en hochant la tête avec excitation. L'épouse de Miles buvait verre sur verre.

Le président du jury prit place sur la tribune et fit signe à la salle, chut, silence et le silence s'installa progressivement. Avec les parrains de la cérémonie, un écrivain et un acteur, il présenta le jury et commença la distribution des prix en résumant pourquoi ce livre avait eu tel prix et sous les applaudissements le lauréat montait sur la tribune, balbutiait quelques remerciements et redescendait avec sa récompense, une médaille et un chèque en arborant un large sourire. Gary avait le ventre serré, c'était sûrement une crampe et sa gorge était sèche, il l'avait, il ne l'avait pas... Bon sang, il faisait vraiment trop chaud. Il desserra sa cravate et ouvrit le col de sa chemise. Le prix du roman. Son cœur s'arrêta puis non, pas complètement, il battait toujours, il cognait même très fort puis un nom fut donné, il n'avait pas saisi, non, ce n'était sûrement pas ça, bon Dieu c'était bien ça, il avait bien entendu, son nom avait été mentionné et sa femme lui prit le bras et le serra. Non, il n'avait pas bien entendu. Ce ne pouvait pas être lui. Toute la salle le dévisageait et les caméras et les appareils photo pointèrent tous dans sa direction. Si, c'était lui. Il avait eu le prix. Le monde s'évanouit lentement pour le laisser dans une brume opaque. Sa femme lui attrapa le bras et le secoua, vas-y. Lève-toi. Va chercher ton prix. Le sénateur Jones sourit et lui montra ses deux pouces dressés. Si, c'était lui, c'était lui, il avait dit son nom, il avait le prix. Hésitant, Gary se leva, ses jambes vacillèrent, il inspira, se reprit et monta les marches et se retrouva face à un acteur connu, il aurait voulu lui dire bonjour, quelque chose d'approprié mais il ne se souvenait plus de son nom, c'était qui déjà ce petit acteur avec le nez pointu et un air de baroudeur puis le président du jury parla et l'acteur lui sourit et lui tendit une statue en bronze et toute la salle applaudit. L'acteur avait l'air sincère, il dit qu'il avait lu tous ses romans et Gary le remercia platement, le président du prix s'écarta et Gary se trouva devant le micro, il toussa et s'essuya le front puis il balbutia qu'il était honoré, très honoré et très heureux de recevoir ce prix que jamais il n'aurait espéré un tel honneur et il sentit sa voix trembler d'émotion, dérailler un peu mais la salle applaudit et les visages souriaient. Il redescendit, serrant son trophée contre lui. Au pied de l'estrade il fut entouré de micros et de mains et de questions et il essaya de répondre, on lui demanda ce qu'il ressentait et il répondit que oui, il était très content, non, il ne s'y attendait pas, oui, c'était excitant, il avait obtenu le prix, il n'y croyait pas mais il l'avait obtenu et il se sentait bizarrement excité, lointain. Il rejoignit sa table et se rassit à côté de sa femme, tu y es arrivé, mon amour, elle l'

chuchota dans l'oreille et elle l'embrassa avec insistance en lui tenant le bras fermement. Le sénateur Jones et le maire le félicitèrent et Forrest lui fit le signe de la victoire. Ethan lança un clin d'œil à Miles et donna un coup de coude à Gary. Je te l'avais bien dit. Les caméras tournaient et Ruth se pressa contre lui en souriant aux photographes. Tu l'as enfin eu, ton prix, murmura-t-elle. Chaque fois qu'il la regardait il se disait qu'elle était belle et qu'elle avait de l'allure. La chaleur était insoutenable, les acclamations et les bravos n'en finissaient plus, c'était un bordel incroyable. Son téléphone n'arrêtait pas de vibrer dans sa poche.

Les serveurs apportèrent les fromages et les desserts et les bruits tournaient dans sa tête, des rires, des blagues, les gens s'apostrophaient en criant et le café fut servi ainsi que le cognac. Il n'arrivait plus à penser précisément. C'était fou. Le prix, la reconnaissance, le succès. Il pourrait tout faire. Écrire tout ce qu'il avait toujours voulu, lâcher la bride. Étourdi, ivre de bonheur, il regardait sans cesse son trophée. L'International Book Prize. Il l'avait eu, lui et personne d'autre. Il but encore de l'eau puis un verre de vin puis un cognac puis encore de l'eau. Il avait tellement soif. Il embrassa Ruth sur la joue juste à côté de la bouche.

Je sors fumer. Je reviens tout de suite.

Il avait besoin d'air. Sur son chemin, des journalistes l'arrêtèrent et il les dirigea vers Kimber, c'était elle qui s'occupe de mes rendez-vous, elle ou ma femme. Félicitations, dirent-ils. Fixant la porte d'entrée, il traversa le hall. Des touristes qui surveillaient leurs valises le suivirent du regard et une femme qu'il avait vue dans la salle lui sourit avec complicité mais il ne se souvenait pas de son nom, seulement qu'ils avaient couché ensemble. C'était il y a longtemps. Elle guettait un signe de reconnaissance de sa part et il hocha vaguement la tête en passant à côté d'elle. Jackson, un écrivain scénariste, lui aussi parmi les finalistes, l'arrêta et lui dit combien il était heureux qu'il ait remporté le prix, il avait le sourire crispé en lui donnant une poignée de main et il tapota Gary sur l'épaule mais sans grande conviction. Gary se contenta de sourire, un sourire radieux, merci vieux et il continua vers la sortie.

Jackson se consolait comme il le pouvait et il expliquait souvent à ses proches que les lecteurs n'aimaient pas les livres subversifs comme les siens mais que la postérité jugerait. Il soulignait toujours que Gary travaillait sur la rédemption, le miracle du happy end et c'est pour cela que ses livres marchaient, parce que tout le monde recherchait le happy end. Jackson avait le dos voûté à force de se plier en deux pour écrire. Les médecins l'avaient averti qu'il finirait avec des problèmes de dos et aujourd'hui il n'arrivait plus à se redresser vraiment. Il habitait Brooklyn parce qu'il n'avait pas les moyens de vivre à Manhattan et tous les jours il traversait l'East River pour aller à Chelsea, s'asseyait dans un bar pour écrire et y passait la journée à rêver d'une vie qui ne serait jamais siienne, en buvant pas mal. Il pensait que l'alcool débridait ses idées et quand il était éméché, expliquait qu'un écrivain passait principalement son temps à rêvasser et à écrire sur n'importe quoi c'était ainsi qu'il procédait pour survivre à sa propre vie, il définissait la littérature d'après lui. Parfois il buvait un verre avec Gary et ils parlaient de leur boulot. Gary lui disait de rendre plus

accessible son écriture et Jackson disait à Gary d'être plus rigoureux. Ils échangeaient des informations en se surveillant mutuellement. Entre écrivains, les idées n'appartenaient pas forcément à tout le monde, souvent c'était chacun pour soi.

Gary sortit de l'hôtel. Devant lui, Grand Army Plaza avec Central Park sur la gauche et en face, Pulitzer Fountain. Une femme conduisant un enfant dans une poussette marchait vite, un minibus tagué de bleu stationnait derrière des vélos-taxis, des gens promenaient leur chien et il y avait des coureurs et des cyclistes. Plusieurs fumeurs massés sur les marches de l'hôtel le félicitèrent, ils lui dirent qu'il l'avait mérité et il répondit chaque fois qu'il était heureux. Thank you, guys. Il y avait deux cendriers pour l'extérieur, un de chaque côté du perron. L'air était tassé, compact, brûlant. Il descendit les quelques marches, se mit un peu à l'écart de l'hôtel et se pinça la main pour s'assurer qu'il n'était pas en train de rêver. Quel coup magnifique. Il avait reçu l'International Book Prize. Maintenant ? Une limousine blanche s'arrêta devant l'hôtel et les chasseurs se précipitèrent. Il alluma une cigarette et inhala profondément puis il fit quelques pas sur le trottoir. C'était une soirée romanesque avec une parfaite mise en scène, même la lune lui souriait. Il chercha son téléphone dans sa poche puis écouta son répondeur, effaçant les messages de félicitations au fur et à mesure mais conserva celui que la femme du hall lui avait laissé avec son numéro de téléphone. Son portable vibra à nouveau. Sa femme. Il ne répondit pas, il laissa sonner et remit le téléphone dans sa poche.

Ruth posa son portable sur la table. Il n'avait pas dû entendre la sonnerie, c'est ce qu'elle se dit qu'il était sûrement en train de fumer avec d'autres personnes en discutant, il n'avait pas fait attention, voilà tout, oui, c'était sûrement ça. Il ne devait pas être loin. C'était sa soirée, il resterait en proximité. Elle fronça les sourcils en balayant du regard tous les recoins de la salle. Parfois, quand elle tournait le dos quelques instants, il disparaissait d'une soirée ou d'un cocktail, rarement plus d'une heure mais il ne disait jamais pourquoi. De toute façon elle ne voulait pas savoir. Elle se disait chaque fois que ce n'était pas grave, qu'elle n'avait pas besoin de savoir mais les soupçons grignotaient de l'intérieur et la minaient alors elle se consolait avec l'idée d'être indispensable et tout le monde convenait qu'elle avait beaucoup œuvré pour sa carrière, qu'elle n'avait vécu que pour ça. Ils avaient bien réussi. Il était au top des ventes depuis plusieurs années et aujourd'hui il remportait un grand prix. Il avait enfin la reconnaissance et c'était grâce à leur travail à tous les deux.

Ethan se pencha sur la table pour attirer son attention. C'est vraiment formidable, cette idée de télé-réalité. Avec le prix, ça va être un carton garanti. Tout compte fait, ce n'est rien, deux mois, rien du tout.

En l'écoutant, Ruth contempla la salle. Assis plus loin, Stanley Oxford, Andrew Jones, Don DeLillo et Nicolas Idier venu de Chine, des écrivains français, Pascal Fioretto, Patrice Delbourg et Michel Quint, qui avaient fait le trajet depuis Paris, les poètes haïtiens James Noël et Makenzy Orce, Frédéric Pagès, un spécialiste du philosophe Jean-Baptiste Botul qui était à New York pendant quelques jours pour un colloque, Doris Saclabani et Lakis Proguidis de *L'Atelier du roman* qu'il avait rencontrés au Canada et Alain Mabanckou, arrivé exprès de Los Angeles pour être aux côtés de Gary

Alain portait une nouvelle casquette assortie à son costume. Gary était différent quand il était avec eux, il s'enflammait pour des idées sur l'écriture et le monde qu'il voulait changer et elle avait toujours l'impression qu'elle allait le perdre, forcément. D'après elle, ces idées n'apporteraient que des soucis et afin de sécuriser son environnement elle avait écarté ses amis un par un, en douceur. Elle leur répétait que Gary n'était pas très disponible, qu'il travaillait beaucoup mais dès qu'il aurait un peu de temps, elle ferait en sorte qu'il les contacte. Gary lui disait parfois que ses amis d'avant lui manquaient mais elle rétorquait que c'était normal d'agrandir leur cercle de relations, ce n'était pas mal non plus de côtoyer des gens en vue puis on ne perdait jamais ses vrais amis, il n'avait pas à s'inquiéter, il les retrouverait un jour. Il devait penser à sa carrière. Sans être complètement convaincu, elle obéissait. Elle goûta encore un peu de champagne, tourna la tête vers Miles et dit qu'ils étaient prêts à commencer l'émission mais qu'il y avait quelques petits détails à régler. Miles hocha la tête, bien entendu. Il y a beaucoup d'argent et de publicité en jeu. Vous serez des stars tous les deux. Toi aussi. Chaque fois qu'il répétait cela, son imaginaire l'emportait dans le futur où elle se voyait au côté de Gary, face aux caméras qui les célébraient. Elle promit de faire tout son possible pour que ce soit un succès. Ethan intervint nerveusement, c'est le moment parfait pour Gary de faire un gros coup. Miles lui coupa la parole, il pensait lui aussi qu'il était temps de se séparer d'Ethan. Il servit du champagne à Ruth puis trinqua avec elle. La télé-réalité marche à fond, c'est l'avenir du livre. Gary sera considéré comme un précurseur de la nouvelle littérature. Maintenant, avec ce prix, il aura tous les médias avec lui. Le golden boy de la littérature. Plongeant ses yeux dans ceux de Miles elle but une gorgée de champagne. On mettra la création romanesque à la portée du public, dit-il. On fera du storytelling. Vous serez une légende. Elle sourit et frissonna de plaisir.

Gary hésita avant de rejoindre le Grand Ballroom. La chaleur se plaquait contre lui, la nuit était tombée mais il ne faisait pas plus frais. Il glissa sa cigarette dans la fente du cendrier. Les fumeurs devant l'hôtel le regardèrent rentrer et l'un d'eux qui venait juste d'arriver demanda aux autres si ce n'était pas Gary Montaigu.

C'est lui, oui, répondit une femme en tailleur qui avait déjà fumé deux cigarettes et qui ne s'habitait pas à l'interdiction de fumer.

On dirait qu'il fait la gueule.

Un homme qui portait une chemise à manches courtes dit que ouais, les célébrités sont toujours bizarres, va savoir pourquoi. Ils continuèrent à fumer en commentant le choix du jury.

La chambre était plongée dans l'obscurité. Il n'arrivait pas à dormir. La chaleur était insupportable même avec la clim. Il se leva et augmenta la climatisation et se recoucha, il se mit sur le côté et observa le profil de sa femme. Elle n'avait pas bougé. Le philosophe Althusser s'était réveillé comme ça une nuit et il avait étranglé sa femme. Il ne s'en était jamais expliqué. Peut-être qu'il ne savait pas pourquoi il avait fait ça. Gary observa Ruth longtemps puis il se mit sur le dos et regarda le plafond en écoutant sa respiration. Il garda les yeux ouverts toute la nuit.

Miles leva enfin la tête et les regarda. Son bureau était élégant et spacieux, dans les tons crème, les murs étaient vides hormis un tableau signé Salvador Dalí et il y avait deux palmiers qui ajoutaient une touche de couleur et de fraîcheur. Il posa les coudes sur la table et se pencha vers Gary. Tout est prêt, ce sera programmé tous les jours à dix-neuf heures. On commence la semaine prochaine. Ruth sourit et dit que c'était une grande chance pour eux, n'est-ce pas Gary ? Il hocha la tête. Miles continua à parler en souriant d'aise. Ce n'était pas évident de mettre une télé-réalité en place avec un écrivain au centre, il fallait qu'il soit au moins aussi charismatique que Gary et bien sûr que le scénario tienne la route. Miles s'était avant tout intéressé au carnet d'adresses de Gary. Il connaissait du beau monde, des célébrités inaccessibles qu'il avait rencontrées afin de se documenter pour ses livres et flattées certaines d'entre elles se targuaient d'avoir participé directement ou indirectement à ses romans. Tout le monde veut accéder à l'immortalité. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, de fait les déplacements et les rendez-vous de Gary sur le terrain valaient de l'or et Miles entendait bien en tirer profit.

Ruth était en extase. Elle se cala contre le dos de son fauteuil. C'est une chance pour nous, susurrat-elle. Tu verras. Il faut savoir donner de nouvelles directions à sa carrière.

L'essentiel c'est que la littérature retrouve un peu de vitalité, qu'elle se montre vraiment sur la place publique, dit Gary avec de l'espoir dans la voix.

Il avait longuement hésité avant d'accepter le projet mais aujourd'hui il était content d'avoir signé le contrat. Ce n'était plus possible pour la littérature de tourner le dos au monde afin de se préserver face aux nouveaux modes de communication et aux nouveaux supports, le monde changeait à une vitesse vertigineuse, devenait à chaque seconde de plus en plus incompréhensible et insaisissable. Il avait un sacré boulot pour les écrivains. Miles fit claquer sa langue en signe d'approbation.

L'émission s'appellera *Un écrivain, un vrai*. Qu'en pensez-vous ?

Il ne s'attendait pas à une réponse.

Le roman doit être annoncé comme un roman participatif. Les téléspectateurs voteront comme sur les réseaux sociaux, *j'aime, je partage*.

Gary demanda. Et ceux qui n'aiment pas ? Il n'y a pas de bouton pour eux ?

On ne veut pas savoir. On aime ou on se tait.

Mais si l'on n'a que la possibilité de voter *j'aime*, ce n'est plus un vote.

Voter *j'aime pas* est négatif. On n'a pas besoin d'esprit négatif. Il faut être positif. Les votes des téléspectateurs seront pris en compte et ils pourront apprécier le résultat dans un feuilleton télévisé tourné tous les jours et qui durera une demi-heure. Une équipe de scénaristes travaillera dessus quotidiennement, en fonction de votre roman et de vos notes, vous écrivez, vous filez les chapitres aux scénaristes et eux s'occupent de les transposer à l'écran. On lira votre roman par l'image. C'est magnifique, non ? Les lecteurs n'auront même plus besoin de l'objet livre.

Miles débordait d'enthousiasme comme toujours quand il commençait une nouvelle émission. Avec celle-ci, il espérait acquérir une réputation plus sérieuse, plus intellectuelle, ce serait en quelque sorte

sa consécration. Il en avait marre de se faire cracher dessus par les élites alors qu'il gagnait beaucoup d'argent. Certes, ils venaient tous à ses soirées mais toujours avec un peu de dédain, à peine dissimulé. Vous vous rendez compte ? Il se tut un instant pour augmenter l'intensité dramatique. Gary imagina des téléspectateurs convertis à la littérature et à la philosophie, des nouveaux lecteurs sensibilisés à ce monde, qui désireraient être attentifs à leur prochain et qui n'auraient plus peur de penser leur époque et qui voudraient s'éclairer davantage. Vos lecteurs pourront être actifs, réagir et être là pour vous dans votre univers. Gary l'écoutait attentivement. Miles s'esclaffa. Un roman participatif. Chaque téléspectateur écrira son livre avec vous. C'est formidable. Gary était très mondain, il faisait souvent les manchettes de la presse people et il ne ratait que rarement un gala ou une soirée de bienfaisance ou une inauguration mais son temps d'écriture était privé. Il songea un court instant à son bureau solitaire où il se débattait avec les mots et les pensées, son lieu à lui où il aimait se retrouver. Son équilibre. Sa distance au monde où il pouvait cultiver ses secrets, en faire des contrefaçons. Il observa Miles. M. était persuasif. Miles sourit. Il répéta que la littérature avait besoin de se renouveler, d'améliorer son image, d'être plus communicative. Elle doit rajeunir, attirer plus de monde vers elle, devenir visuelle. Vous verrez. Et les caméras ? demanda Ruth. Elles tourneront en permanence ? Elle ne se souvenait plus des clauses du contrat. Oui, en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur le site mais tous les jours on triera puis on fera un montage d'une demi-heure pour la télévision et peut-être une séance plus longue une fois par semaine. C'est sûr qu'on ne sera pas enfermés ? demanda encore Ruth. Les joues roses d'excitation. Non, pas du tout, bien sûr que non, fit Miles. Quand Gary sortira, quelqu'un le suivra, la caméra sur l'épaule et pareil pour vous. Puis des invités viendront vous voir, des groupes associatifs qui viendront débattre sur tel ou tel problème lié au roman et en plus il y aura le confessionnal ou le parloir, vous savez, la pièce où Gary et vous pourrez vous exprimer librement. Là aussi le public pourra intervenir en votant. Mais il faut une troisième personne qui vive avec vous pour la tension et je l'ai déjà trouvée, c'est une jeune femme, elle est très bien. Ruth garda le sourire mais elle n'était pas très sûre d'accepter cela. On en reparlera. Miles lui fit un clin d'œil. Il ne faut pas s'inquiéter. Rien ne se passera mais il faut bien une tension dramatique. Les gens aiment les histoires d'amour, ils en rêvent et veulent s'y reconnaître. Ils veulent se voir à la télé alors il faut leur donner ce qu'ils désirent. On pourrait introduire aussi un homme, pour vous mais pas tout de suite. Ruth se détendit. Pensez à tout ce que cela vous rapportera, fit encore Miles. Ruth finit par dire oui. On peut le faire, dit-elle à Gary. C'était étourdissant. Il avait eu un prix et peut-être qu'il aurait une émission de télé-réalité rien que pour lui. C'était complètement fou comme proposition, porter la création littéraire à l'écran afin de permettre aux gens de suivre le processus de l'écriture. Il se sentait si léger. Ruth mit sa main sur la sienne, la caressa. C'est vraiment intéressant, murmura-t-elle puis elle l'embrassa sur la joue et chuchota dans son oreille qu'elle était heureuse de tout ça.

La semaine suivante tout s'accéléra et la maison de Ruth et Gary devint un immense champ de bataille. Une assistante et deux caméramans et une équipe de techniciens débarquèrent avec beaucoup

de matériel et commencèrent l'installation des caméras vidéo dans toutes les pièces. Une camionnette prit place devant la maison. La régie, expliqua l'assistante. Tout est là-dedans. Cette effervescence excitait Gary, il suivait l'assistante et posait des questions et prit des notes. On ne sait jamais, lui confia-t-il. Ça peut donner lieu à un roman. Il travaillait toujours comme ça, il prenait des notes partout et en faisait des décors pour ses romans. Puis l'excitation muta.

Il guette le rayon de soleil mais ce n'est pas encore son heure, c'est trop tôt. Il l'attend tous les jours parce que ce rayon représente l'espoir et c'est ce qu'il cherche, l'espoir. Il ne veut plus jamais perdre de vue ce foutu rayon de soleil. Il se sent bien, mieux qu'avant et dehors il fait beau, enfin, il pense qu'il fait beau mais il n'en est pas sûr. Il ne voit pas bien le ciel et sa fenêtre ne fait que cinquante centimètres de haut et se situe à hauteur du trottoir.

Elle ne tardera pas à revenir, elle lui a dit à tout à l'heure, je n'en ai pas pour longtemps, travaille bien et elle lui a envoyé un baiser de la porte en soufflant sur sa main. Quand il l'a rencontrée, elle aimait ce geste, il le trouvait plein de charme. Il se remet au boulot. Elle lui a dressé la liste de ce qu'il doit avoir terminé pour son retour. Elle vérifie tout ce qu'il écrit et elle sait exactement le temps qu'il met à faire les choses. Elle prétend que si elle ne vérifiait pas, il ne ferait rien et c'est peut-être vrai mais elle ne sait pas tout. Elle ignore qu'il a augmenté sa productivité, qu'il travaille beaucoup plus vite parce qu'au bout, tout au bout, il y a un temps qui lui appartient, à lui et à personne d'autre. Il en fait ce qu'il veut, lui. Il ne dit pas écrire mais travailler et jamais il n'aurait cru en arriver là, voler du temps à lui-même. Il lève la tête et regarde par la fenêtre. Des jambes passent. Il voit rarement plus haut que les jambes et ne distingue que des silhouettes à travers les carreaux dépolis. Il essaie de deviner qui passe, le voisin du deuxième ou le type qui tient le coffee shop plus loin dans la rue ou le libraire chez qui il achète parfois des livres mais il ne sait jamais s'il est tombé juste. Il y a un arbre à gauche de la fenêtre et selon le positionnement des branches, il peut déterminer la direction du vent ou de la brise. Il regarde évoluer puis disparaître les ombres, comment la lumière entre dans la pièce, comment elle s'avance puis se rétrécit et s'évanouit. Une araignée qu'il a nommée Alice et une mouche pour laquelle il n'a pas encore décidé d'un nom lui tiennent compagnie. Grâce à elles, il ne se sent pas seul. Il a le sentiment qu'une communication s'est instaurée entre eux mais il ne sait pas si elles se comprennent entre elles. Il pense que non. Central Park se trouve au bout de la rue mais il ne voit pas jusque-là.

Il allait souvent à Central Park pour marcher. Il regardait les carrioles tirées par les chevaux, les enfants qui jouaient en poussant des cris, les SDF qui s'installaient au soleil pour se réchauffer, les étudiants qui roucoulaient. Il pensait que la marche profitait à son travail.

Il a vu les feuilles devenir rouges et jaunes puis tomber, il a vu les branches nues, le rayon de soleil

s'est fait rare puis il y a eu la neige, durant de longs mois la neige s'est accumulée devant la fenêtre il ne voyait absolument rien à cause d'un mur blanc puis il n'y a plus eu de rayon du tout, plus d'ombres. Il a paniqué et a voulu en parler à Ruth pour qu'elle fasse débayer la courette mais il n'en a rien dit et la neige a fondu. Il a vu les bottes évoluer en chaussures et les chaussures en sandales puis les jours se sont allongés et maintenant il fait carrément chaud et le rayon de soleil entre à nouveau chez lui et égaie l'atmosphère. La mouche se met souvent sur les carreaux de la fenêtre.

Ruth dispose des senteurs une fois par semaine pour assainir l'air et elle change le parfum tous les mois. En ce moment c'est la lavande. Il apprécie beaucoup ce parfum qui le ramène à un voyage dans le Sud de la France, à Sablet où il avait été l'invité d'honneur d'un salon du livre. On lui avait offert un olivier en pot qu'il avait offert à son tour au libraire.

Il s'approche de la fenêtre située en haut du mur. Pour regarder dehors, il doit se placer à deux ou trois mètres de celle-ci et tendre le cou le plus possible.

À la radio ils ont encore parlé du réchauffement climatique, ils disent que la planète est vivante mais qu'elle ne durera pas éternellement. Quand il était enfant il se sentait éternel et la planète aussi était éternelle et il avait tout son temps, il avait confiance en la vie et la vie avait un sens. Il pensait que ses actes pouvaient servir à quelque chose puis un jour il a compris que rien ne dure, que la fin est irrémédiable, qu'il ne peut rien changer à la donne et depuis ce jour, il n'a plus la force de désirer. La vie n'a plus vraiment de sens.

D'habitude, quand il pense à l'avenir de la vie, il se sent submergé et dépassé mais dernièrement il y a eu un changement profond, il pense plutôt à l'espoir. Il considère que c'est un mieux et qu'il y a de quoi s'enthousiasmer.

Il quitte la fenêtre et retourne à son bureau pour reprendre son travail.

Il y a du bruit en haut. Elle a dû revenir, à moins que ce ne soit un voleur qui s'est introduit chez eux, ou un meurtrier. Il ne sait jamais bien qui est là-haut, ça peut être n'importe qui. Le rayon de soleil se glisse dans la pièce. Il dispose la nouvelle qui n'est pas tout à fait terminée sur son bureau avec l'article qu'il a fini et les deux romans en cours pour qu'elle voie et examine ce qu'il a fait. Le roman d'*Un écrivain, un vrai*. Il a la nausée chaque fois qu'il le reprend. C'est d'ailleurs absurde de continuer à travailler dessus mais Ruth insiste. Tu peux au moins retravailler les derniers passages en attendant, ça te permettra de rester dedans et de te préparer pour la suite. Il a aussi commencé une espèce de saga, Ruth lui a dit que ce serait bien qu'il en écrive une mais il déteste déjà ce truc. Il préfère dire *ce truc* que *ce roman*. Il entend le claquement de ses talons. Elle porte toujours des talons hauts et ça lui va bien. Elle a de belles jambes, encore aujourd'hui. Elle a toujours eu une sacrée présence. Il l'entend dans l'escalier puis derrière la porte, il pousse le clavier de quelques centimètres, prend un crayon et ajoute quelques notes en marge de la nouvelle. Elle ouvre la porte et il lève les yeux et rencontre son regard.

Tu as l'air en forme, elle fait.

Il ne dit rien.

Tu as bien avancé ?

Il acquiesce.

Montre-moi.

Elle dit cela sur un ton qu'elle voudrait complice, elle s'approche jusqu'à son bureau et il s'écarte pour qu'elle puisse lire. Elle jette un coup d'œil sur le roman.

Tu es sûr que tu travailles dessus ?

Il serre les lèvres. Elle abandonne le roman pour examiner la nouvelle. Elle s'applique. Elle ne veut rien manquer, elle se concentre et laisse échapper par moments un hum et parfois elle fronce aussi les sourcils. Ça accentue sa ride du lion. Elle lève enfin les yeux sur lui, pas mal, elle dit. Mais le débat est trop long. Coupe les deux dernières phrases, ça sera mieux. Il a envie de lui dire que c'est très mauvais, avec ou sans ses recommandations mais il ne dit rien, il cherche le rayon de soleil qui s'est déplacé jusqu'à son bureau puis il lui demande s'il faut revenir sur le reste ou si elle pense que c'est bon ainsi. Elle aime quand il lui demande son avis. Elle examine à nouveau le texte, le reste est parfait, elle murmure. Elle prend l'article sur le côté du bureau et le lit.

Tu n'en as fait qu'un ? Il en manque.

Je n'ai pas pu les finir, il fait doucement.

Elle le fixe. Elle a encore cette expression.

Je m'y remets tout de suite, il murmure en regardant les feuilles devant lui.

Il vaut mieux, rétorque-t-elle. J'ai vu Ben tout à l'heure et il m'a demandé si tu te rétablissais. Je lui ai dit que tu te remettais lentement mais que pour le moment tu préfères la solitude. Il le comprend tout à fait, à ta place il aurait probablement réagi de la même manière mais c'est délicat.

Parfois sa voix le crispe, quand l'intonation est haute. Du coin de l'œil il voit la mouche, toujours posée sur le carreau de la fenêtre. Ruth remet l'article sur le bureau. Elle semble avoir oublié le roman et il se sent soulagé. Continue d'écrire, elle fait. Ne lâche pas. Elle l'observe avec plus d'intensité. Il a l'impression de lire dans ses pensées. Elle veut tant de choses. Elle se penche sur lui et passe sa main dans ses cheveux, elle prend son visage entre ses mains et le regarde dans les yeux, elle avance son visage tout près du sien et l'embrasse tendrement sur les lèvres puis elle l'embrasse plus profondément, ses seins le frôlent mais il ne bouge pas, elle lui mordille les oreilles comme s'ils étaient encore amants, elle respire lourdement en le défiant de ses yeux brillants mais elle ne va pas plus loin. Tu sais que je fais ça pour toi ? Il répond oui de la tête. Il soutient son regard. Tu le sais n'est-ce pas ? insiste-t-elle. Il fait encore oui de la tête.

On parlera du roman plus tard.

La nuit tombe tout doucement. Le rayon de soleil a disparu.

Ils ont hérité de l'appartement à la mort de la grand-mère de Ruth, un duplex sur deux étages avec un sous-sol sur la 70^e Rue ouest, un brownstone entre Columbus Avenue et Central Park. Ils avaient fêté leur acquisition au champagne et elle l'avait embrassé jusque tard dans la nuit, lui parlant de leur

amour et de ses idées de décoration. Il avait enfoui son nez dans ses cheveux et il l'avait enlacée et ils avaient dansé et ri.

Son regard tombe sur le coin où réside Alice. Elle a encore tissé des fils et elle attend au centre de sa toile. Il reste immobile. Elle fait un mouvement vers lui puis elle s'arrête. Il lui semble qu'elle l'a salué à sa manière. Il se demande comment elle le voit, grand ou petit et il lui dit bonjour, à voix basse pour ne pas lui faire peur. Il ne sait même pas si une araignée entend et il ne peut pas demander à Ruth de lui apporter de la documentation sur les araignées, elle serait capable de la supprimer. Elle est très jalouse. La mouche fait des circonvolutions autour de la lampe du plafond. Peut-être qu'Alice ne bouge pas parce qu'elle attend que la mouche se prenne dans sa toile. La mouche se pose sur la lampe.

Gary aimerait aller à Central Park ou faire un saut à Madison Square Garden pour déguster une bonne bière. Ou un Martini bien frais.

Ruth se passe de l'eau sur le visage et dans la nuque. Il faut qu'elle se ressaisisse, ce n'est pas le moment de flancher, pas avec tout le travail qu'elle a en retard. Il ne faut pas qu'elle oublie de recopier l'article de Gary pour l'envoyer au *New York Times* où le rédac' chef l'attend, il l'a appelé deux fois déjà pour savoir quand ce serait prêt puis elle doit parler à Miles, impérativement. Ses avocats ne veulent plus négocier.

Elle boit de l'eau au robinet.

Dans le salon, elle s'installe au petit bureau avec vue sur la rue et commence à corriger le début de la saga de Gary. Elle lève souvent les yeux pour regarder dehors. Elle aime savoir ce qui se passe ailleurs. L'automne est arrivé et il devrait faire plus frais mais il fait toujours chaud. Elle relit les premières pages, rectifie une phrase. Gary ne fait pas assez d'efforts, il écrit avec négligence, il n'est plus concentré du tout. Il ne s'intéresse pas à ce qu'il écrit. Elle souligne des passages en rouge, raye un mot qu'elle n'aime pas et met un point d'interrogation à côté pour qu'il en cherche un autre. Un passage est trop lourd et la met mal à l'aise et elle l'entoure de parenthèses. Il s'interroge trop. Elle s'arrête pour y penser. Elle a l'impression que les mots s'agrippent à son cerveau, elle a beau secouer la tête, ils s'agrippent et elle n'arrive plus à s'en débarrasser, des pensées et des questions affluent malgré elle. Elle trouve insupportable cette intrusion qu'elle ne contrôle pas et qui ne correspond pas à ce qu'elle désire. Un roman qui s'impose de cette manière ne marchera jamais. Un livre doit être rapide, il ne faut surtout pas s'arrêter pour réfléchir ou revenir en arrière, il faut foncer droit devant, il faut le lire vite pour être sûr de ne pas perdre le fil. Quand on sort d'un livre, on n'y revient pas forcément. Un livre doit être consommé avec impatience. Plus personne n'a la patience du temps. Elle souligne encore en rouge, avec irritation. Il est temps qu'il se ressaisisse. Elle pose le manuscrit et prend l'article. Elle lui montre toujours ses ajustements, pour qu'il les accepte. D'habitude il dit que c'est bien mais sans enthousiasme. C'est exaspérant. Il s'en fout et ça l'énerve, il pourrait aller bien plus loin qu'il ne le fait mais il refuse d'en parler. L'article est réussi, son écriture simple, un peu naïve. Elle a beaucoup travaillé avec lui pour modifier son style trop personnel. Quand il veut, il sa

flatter les esprits les plus réticents et il est toujours malin quand il mentionne untel ou untel et grâce son savoir-faire ils ont beaucoup d'amis dans le milieu littéraire et médiatique. Tout le monde aime voir son nom dans un article. Il faut qu'il se remette sérieusement au travail. Cet état intermédiaire ne peut plus durer.

Ruth estime que c'est son devoir d'organiser sa vie. Sans elle, il n'irait pas bien loin.

Elle finit l'article, passe un coup de fil à Ben au *New York Times*. Il répond tout de suite, lui demande si tout va bien, si Gary pense pouvoir leur rendre visite bientôt et elle le rassure et dit probablement, dans quelques semaines. Elle raccroche et envoie l'article par mail puis elle reprend la nouvelle que Gary n'a pas encore terminée et se penche dessus. Elle vérifie toujours chaque virgule. Parfois il se laisse aller et ne s'occupe plus de ce que pourraient penser ses lecteurs. Elle filtre. Elle aime faire ça, filtrer, faire en sorte que ça coule, qu'il n'y ait pas d'incohérences. Elle déteste vraiment être prise par surprise dans un roman.

Ruth se considère comme sa muse mais aussi comme son coach.

Gary n'a rien publié depuis un an et la presse se demande s'il est à sec. Ethan a des contrats en vue mais Gary traîne. D'après Ethan il est primordial que Gary accepte de finir l'émission. Il reste un peu plus d'un mois de tournage et au vu de sa situation, ça ferait forcément un buzz. En attendant, la nouvelle permettra de prouver qu'il est productif, dans une phase créative.

*

La pluie se fait plus dense. Alana sort son parapluie et l'ouvre en marchant rapidement. La météo avait pourtant prévu une belle journée, chaude avec quelques nuages. Elle est en retard pour son rendez-vous et presse le pas, regardant furtivement autour d'elle. Elle habite à deux rues de chez Gary mais elle ne le croise jamais et par moments c'est insupportable de le savoir si près et de ne pas le rencontrer, insupportable et douloureux. Elle passe souvent devant chez eux mais sans s'arrêter. Elle ne l'a pas vu depuis longtemps, depuis près d'un an et elle aurait dû l'oublier mais elle n'y arrive pas. Elle regarde toujours dans les coffee shops, les épiceries, les restaurants, les fast-foods, les librairies, les kiosques, partout où elle passe, elle jette un œil dans l'espoir de l'apercevoir mais pas une fois en un an elle n'a eu cette chance. Elle sait que c'est ridicule mais elle ne peut pas s'en empêcher. De temps en temps, elle vérifie leur boîte aux lettres et quand elle voit que leur nom y figure toujours elle se sent soulagée. Il n'a pas déménagé.

John Lennon aussi vivait dans le quartier, dans le Dakota Building.

Elle se souvient du jour où il les a plantés. L'apocalypse s'est abattue sur sa tête. La fin du monde.

Un taxi jaune freine subitement pour laisser descendre une personne. Les conducteurs derrière klaxonnent et un homme sort sa tête par la portière et hurle qu'il intentera un procès contre lui et tous les taxis de New York, qu'une conduite pareille met en danger de mort tout le monde. Il continue à klaxonner même quand le taxi redémarre.

Alana ne se presse pas pour rentrer. L'air est humide, chaud et humide. Elle entend ses pas sur

l'asphalte. Les restaurants sont bondés et des fumeurs s'attroupent devant les bars, un verre à la main. Il y a beaucoup de voix et de rires et de la musique. Du jazz. Miles Davis, Cole Porter, Charlie Parker. Elle ne sait pas quelle musique il aime. Elle pense à Gary, elle pense tout le temps à lui, il ne quitte jamais ses pensées. La douleur au ventre est toujours très vive. Elle tourne au coin. La rue est plus calme, moins de voitures circulent à cette heure-ci. Quelques couples passent silencieusement. Un homme promène son chien en lui racontant sa journée et le chien lève la tête et l'écoute. Elle passe devant la maison de Gary et ralentit. Il y a de la lumière à tous les étages, même au sous-sol. Elle se souvient de chaque détail de son bureau. Elle s'avance doucement vers la petite grille qui sépare la maison du trottoir et elle reste là un long moment, dans l'ombre de l'arbre et regarde la fenêtre du sous-sol comme si c'était une personne vivante avec qui elle pourrait communiquer, à qui elle pourrait confier des secrets mais ce n'est qu'une fenêtre et l'homme derrière la fenêtre ne l'a jamais rappelé. Les arbres et les buissons exhalent des effluves parfumés presque compacts et l'humidité se pose sur elle comme une cape. Une brise chaude agite les branches de l'arbre et l'une d'elles lui chatouille la nuque. Elle se dit qu'il est temps de rentrer mais elle ne bouge pas, elle reste là, immobile et presque figée et elle observe les lumières et elle repense à l'instant où elle lui a révélé ses sentiments, il l'a juste regardée dans les yeux, il n'a pas répondu.

Quand elle a appris qu'il était à l'hôpital, elle s'est arrangée pour le voir. Ça n'a pas été facile de tromper la vigilance de Ruth. Elle s'est rendue à l'hôpital juste avant la fin des visites et elle s'est planquée dans une petite pièce en attendant que les couloirs se vident, que le calme règne à l'étage. Elle entendait les infirmières passer avec les médicaments, elle les a entendues parler entre elles jusqu'à ce que l'équipe de nuit est arrivée puis ça a été le silence et vers minuit passé elle est sortie de sa cachette et s'est faufilée dans la chambre de Gary. Elle entend encore le couinement de la poignée de la porte sur laquelle elle a appuyé, le bruit de sa respiration, le ronronnement des moniteurs. Elle s'est avancée jusqu'au lit et elle s'est penchée sur lui, il était caché dans l'obscurité, elle ne voyait que le contour de son visage et elle a levé la main et a caressé tout doucement sa joue et elle s'est penchée davantage jusqu'à ce que son nez touche sa peau, le respirer le plus qu'elle le pouvait et elle est restée un temps infini à le regarder et l'embrasser doucement ici et là et elle lui a murmuré des mots doux et elle lui a dit de revenir, de ne plus faire le con, il ne faut pas mourir, tu m'entends, reviens, tu m'as manqué, elle lui disait qu'il lui manquait mais il n'a pas bougé. Même pas un doigt. Elle a vérifié le moniteur cardiaque, son cœur battait faiblement mais il battait. Il y a eu un bruit dans le couloir puis des voix et elle s'est cachée derrière la porte, quelqu'un est entré dans la chambre et a allumé la lumière, l'infirmière a vérifié son pouls et le moniteur puis elle est ressortie, elle a éteint et refermé la porte. Alana est retournée au chevet de Gary et elle est restée à le regarder jusqu'à cinq heures, pour lui insuffler de la vie, beaucoup de vie, assez pour qu'il revienne à lui. Elle l'a encore embrassé avant de partir. Je reviens, a-t-elle promis en serrant sa main. Sois fort. Elle s'est glissée dans le couloir et a regagné sa cachette juste à temps, avant que la matinée commence avec les infirmières qui filaient dans toutes les directions. Puis elle est sortie sans que personne ne lui demande quoi que ce soit.

Elle esquisse un petit pas vers l'escalier mais un bruit la force à regagner l'ombre de l'arbre. Ce n'était rien, juste un chat qui lui crache dessus en faisant le dos rond. Le chat s'enfuit dans les buissons.

*

Ruth lui apporte son repas trois fois par jour et des journaux et des livres. Son bureau au sous-sol est aménagé avec goût, c'est chaleureux et confortable. Il a tout à disposition, une machine à café, une bouilloire pour le thé, une télévision, une radio, un ordinateur. Ruth traite son courrier et lui présente les lettres à signer, elle fait le ménage une fois par semaine et refait son lit tous les matins. Il ne manque de rien et il peut travailler sans interruption. Pour ne pas se couper du monde il regarde beaucoup la télé et navigue sur le net. Sa journée est structurée, ordonnée avec méthode entre écriture, lecture, courrier. Ruth dit que c'est important. Elle lui donne à lire ce qu'elle pense être essentiel pour son travail, les écrivains dont les réseaux lui semblent utiles et à qui il rédige, à chacune de leurs parutions, une lettre où il fait part de sa lecture en des termes enthousiastes. Elle insiste beaucoup là-dessus, elle dit que c'est capital pour maintenir son statut. Ruth est très mondaine. Elle n'a pas vraiment de culture littéraire ni de goût, elle est plutôt pragmatique et procède avec méthode, bon, plus bon, utile, ne sert à rien mais ça ne la dérange pas, elle ne s'en fait pas. Elle cherche surtout du relationnel et passe un temps fou au téléphone pour confirmer un rendez-vous ou sa présence à un cocktail, une inauguration, une pièce de théâtre, un vernissage, un dîner.

Mais beaucoup de choses ont changé. Il se sent différent, une autre personne depuis qu'il s'est vu mourir. Il considère qu'il a eu de la chance. Il s'est vu partir, quitter sa vie et son corps et il s'est élevé dans les airs, attiré par une lumière forte et blanche et diffuse, il a été attiré hors de lui, aspiré et s'est vu de haut, il a vu son corps en bas, sur la table d'opération, il était tout nu et couvert de cicatrices et de sutures, il y avait du sang et, au-dessus de lui, cette lumière blanche mais la pièce était plongée dans l'obscurité et, derrière une grande baie vitrée, des gens qui le regardaient et pourtant il était seul dans la pièce, seul avec sa mort. Puis il est revenu à lui et tout était différent. Il sait qu'il mourra, n'importe quand, quoi qu'il arrive et il sait qu'il y a une lumière blanche. Il y a des idées comme ça qui changent le fondement des choses. Depuis ce jour, il ne veut s'occuper que de ce qu'il considère comme essentiel. Il fera tout son possible pour préserver son jardin personnel. De toute façon personne ne le croit, ni à propos de ce qu'il a vu, ni à propos de l'homme grisonnant.

Ruth lui pose toujours une série de questions, toujours les mêmes pour évaluer son état. Elle tire un diagnostic de la journée.

Tu vas bien ? On demande de tes nouvelles. Je dis que tu vas mieux mais je reste floue quant à ton roman. Il faut que tu prennes une décision.

Depuis quelque temps elle le harcèle pour qu'il signe le contrat de la reprise du tournage mais il refuse d'en entendre parler. Elle avance vers lui avec le plateau-repas et lui, il recule sa chaise roulante. Il ne veut plus d'elle et cela depuis longtemps. Elle lui a demandé pourquoi, qu'est-ce qui

va pas ? Il a prétexté la fatigue, le stress mais elle sait bien que ce n'est pas la raison et elle lui a fait savoir qu'elle n'accepterait plus qu'il la trompe. Elle a toujours été persuadée de ça, qu'il y avait d'autres femmes. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu lui dire ? Il y en a eu. Le succès amène les femmes. La réussite les excite. Et après ?

Ruth espère le convaincre de reprendre l'émission. Ils ont besoin d'argent et il est temps de relancer sa carrière. Ils ne peuvent pas continuer ainsi, à vivre à l'écart de tout. Il faut qu'il signe le contrat. Elle pose le plateau-repas sur le bureau puis elle lui fait face.

Tu me manques, murmure-t-elle d'une voix câline. Tu me manques beaucoup.

Elle fait quelques pas et se baisse sur lui et parcourant son front de sa bouche, elle pose les coudes sur ses épaules pour enlacer son visage, elle presse son visage contre ses deux seins et elle s'assoit sur ses genoux, une jambe repliée de chaque côté pour ne pas être trop lourde et son ventre plaqué contre son ventre à lui, elle bascule en arrière en le sondant des yeux puis elle l'embrasse sur la bouche profondément. Il se sent aspiré, une angoisse se niche au creux de son ventre. Elle est en sueur et ses mains rôdent sur son corps et il ne peut pas bouger, elle descend ses mains et trouve son sexe puis elle s'acharne dessus, elle l'embrasse et bouge sur lui mais il n'y a rien à faire, il est dégoûté. Elle s'arrête et le regarde froidement. Tu ne veux pas de moi, c'est ça ? chuchote-t-elle dans son oreille d'une voix de gorge crispée. Je fais tout pour toi et toi, tu ne donnes rien. Elle se dégage et se dresse devant lui. Elle ne supporte pas quand il lui résiste. Lui, il ne sait pas quoi faire, il sent le froid le gagner, glaciale qui lui remonte dans le dos et il a la gorge sèche. Tu verras, elle murmure de sa voix crispée. Tu verras. Elle quitte la pièce sans regarder derrière elle. Il reste où il est un très long moment, il sent des larmes qui coulent sur son visage et il a honte. Il se sent trop mal pour avoir envie de qui que ce soit. Puis cette bagarre autour de la télé-réalité le tue.

Il lève la tête vers la fenêtre pour regarder dehors. Il ne pleut plus. Il se penche sur le côté pour mieux voir le ciel. Il y a du soleil et le ciel est bleu et l'arbre bouge mollement ses branches. Des jambes passent, des jambes de femmes. Il aime les femmes, il aime séduire. Il avait toutes les femmes qu'il pouvait désirer et il passait de l'une à l'autre sans jamais se poser de questions mais il ne voulait pas s'attacher, surtout pas de complicité. Il ne voulait pas souffrir. Il y avait ça aussi, la souffrance c'était comme un grand trou noir qui l'attendait et il ne voulait pas y aller, jamais de la vie. Je suis heureux, il se disait et il changeait encore de corps. Il était insatiable.

Il voit passer deux jambes chaussées de ballerines. Les jambes s'arrêtent quelques instants devant la grille.

Ruth se contemple dans le miroir. Elle porte la robe rouge qu'elle vient d'acheter pour l'occasion. Gary lui a souvent dit que le rouge lui allait bien et il a l'œil. Elle veut être remarquable pour le cocktail tout à l'heure. Miles a invité tous ceux qui comptent dans les milieux huppés pour fêter son déménagement dans son nouveau loft à TriBeCa. Il y aura plusieurs hommes politiques en vue et des acteurs et des journalistes. Elle espère l'amadouer. Il l'a invitée malgré le différend juridique qui l'

oppose et il lui a bien dit qu'il voulait forcer Gary à honorer le contrat et elle est d'accord avec lui, lui faut juste un peu de temps pour persuader Gary. Ce soir elle lui dira, qu'elle fait tout son possible pour convaincre Gary, qu'il peut compter sur elle. Excitée en pensant à la soirée, elle se regarde dans le miroir et se dit que Gary a raison, le rouge lui va bien. Elle est flamboyante. Elle aime l'idée de brûler celui qui la toucherait du regard, elle aime imposer sa signature, la marquer dans la chair. Elle ne passera pas inaperçue. Elle est sûre d'elle.

La voiture qu'envoie Miles pour la chercher ne tardera pas. C'est bien Miles, toujours très galant, le genre d'homme qu'elle aurait dû épouser. Il lui correspond tellement. Il a de la carrure, il est magnanime, il symbolise la réussite et il n'a pas honte de son pouvoir. Il lui a dit un jour que la littérature pourrait être rentable si les écrivains devenaient des hommes d'affaires et pourquoi est-ce que la littérature ne serait pas rentable ? Une fiction se calcule, se monte pièce par pièce. C'est une question de dosage. Elle lui a rétorqué qu'il n'avait pas tort mais que les écrivains étaient souvent bornés et elle lui a fait un clin d'œil complice et câlin. Si elle avait le génie de Gary, elle fabriquerait des best-sellers à la chaîne. Elle pense souvent à ce qu'aurait pu être son parcours si elle s'était consacrée par exemple au chant au lieu de se consacrer à Gary. Elle est persuadée qu'elle aurait été une diva magnifique et quelquefois elle se reproche d'avoir sacrément raté sa vie et c'est pour cette raison qu'elle pousse Gary toujours plus. Elle veut au moins pouvoir briller à travers lui.

Assis à son bureau il la considère de haut en bas avec un sourire ironique, très jolie, il fait d'un ton sec. Tu trouves ? Elle se mord la langue, elle n'aurait pas dû dire ça, elle mérite mieux qu'un ton sec. Il fait oui de la tête. Il ne demande pas où elle va mais elle lui dit quand même que Miles organise un cocktail et que la soirée est importante pour eux. Miles. Gary ne dit que ça. Elle passe une main sur sa nuque et soulève un peu ses cheveux, hautaine. Je dirai que tu es fatigué. Il comprend que Gary se tait. Habitée à son silence obstiné, elle poursuit son monologue. J'essaierai de le convaincre d'abandonner les poursuites. Il lui dit oui, fais ça d'un ton indifférent. Elle prend le plateau-repasse qu'elle avait laissé sur la petite table.

Ton dîner. Je n'en ai pas pour longtemps. Je serai là vers vingt-deux heures au plus tard.

Posant le plateau devant lui, elle s'approche en contournant le bureau et s'incline pour l'embrasser comme s'ils formaient encore un couple qui s'aime avec tendresse mais il n'y a pas de tendresse chez lui et chez elle il n'y en a plus beaucoup.

Miles lui présente les personnalités qu'elle ne connaît pas, voici l'épouse de Gary Montaigne, répète-t-il chaque fois et elle sourit avec assurance. Elle est dans son élément. Le loft en triplex de Miles est magnifique et délirant, construit dans une horloge au sommet d'un vieux bâtiment industriel. Sur le toit, une grande terrasse où l'on peut s'asseoir entre les arbres en pot et apprécier la vue magique sur l'Hudson. Les quatre horloges de plus de quatre mètres de diamètre font office de fenêtres et Ruth admire les gratte-ciel de downtown devant l'une d'elles en buvant une coupe de champagne. C'est décoré avec goût, simple mais coûteux. Sur les murs sont accrochés des tableaux de maîtres d'

surréalisme, époque qu'adore Miles. Il montre à Ruth un Georgio De Chirico et un Dalí qu'elle n'avait jamais vus et les yeux dans les yeux elle lui chuchote qu'elle trouve son loft exceptionnel. Elle lui chuchote aussi qu'elle a presque convaincu Gary. Faites pour le mieux, ma chérie, il dit mais il a les yeux durs. Il ne perd jamais de vue ses intérêts. Il signera, promet-elle. Les hauteurs sous plafond sont d'au moins quatre mètres. Dans chaque pièce, à chaque étage, des buffets dressés avec toutes sortes d'alcools et du champagne, du caviar et des canapés exotiques et derrière les buffets, des serveurs vêtus de costumes blancs. D'autres serveurs circulent entre les invités avec des plateaux. Pour aller d'étage en étage, un escalier serpente autour d'un ascenseur en verre. Dans le bureau, au deuxième étage, une grande bibliothèque où sont exposés plusieurs des livres de Gary. Elle bavarde avec des épouses d'hommes puissants et influents et remplit son agenda de déjeuners et de dîners. Attentive tout, elle prend note et calcule le mouvement à venir, il ne faut passer à côté d'aucune occasion. Quelques personnes s'enquièreent de Gary. Écrit-il en ce moment ? Oui. Il est en pleine phase d'écriture, répète-t-elle à qui veut l'entendre. Certains lui exposent leurs regrets de n'avoir pas pu voir la fin d'*Un écrivain, un vrai*. On aimait le suivre. C'était passionnant d'assister au quotidien d'un génie, d'être témoin de l'acte créateur en direct, d'y participer. Gary a tant à nous apprendre. Ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vu, s'exclame l'épouse du sénateur Jones. Ruth la soupçonne d'avoir couché avec Gary et elle lui sourit et dit d'une voix mielleuse qu'il ne tardera pas à se montrer nouveau mais vous savez comment sont les écrivains.

L'épouse du sénateur Jones examine Ruth. Elle ne l'aime pas, elle la trouve trop arriviste mais elle la maintient dans la liste des personnes qu'elle invite systématiquement à ses fêtes afin de s'assurer de la présence de Gary. Elle attend toujours qu'il essaie de la séduire mais il n'est jamais passé à l'acte elle le regrette. L'idée de coucher avec un écrivain est grisante. La nuit, quand elle dort à côté de son mari, elle songe à une vie où elle serait la muse de Gary, où elle aurait une influence sur ses écrits les gens diraient que sans elle, il n'aurait pas pu aller aussi loin. Elle a presque l'impression de tromper son mari. Si seulement c'était vrai.

Miles murmure dans l'oreille de Ruth qu'il passera demain, pas plus tard que demain pour le voir. Ruth frissonne quand sa bouche effleure son oreille.

Il l'embrasse sur la joue, ma chérie, il fait. Elle prend une coupe de champagne au bar et la boit d'un trait puis elle en demande une autre qu'elle garde à la main pour se donner une contenance. Elle se sent vivre quand elle se déplace entre ces personnalités. Elle se sent grandie. Être l'épouse d'un homme connu donne du magnétisme, de l'allure, un statut et toute son existence en dépend, sans ce statut elle ne serait rien et elle ne supporterait pas de n'être rien. Une fois, il y a longtemps, une amie lui a souligné que sans Gary elle n'existerait pas et depuis ce jour elle veille à ses intérêts. Elle se déplace lentement de pièce en pièce, saluant les uns et les autres et elle s'arrête de temps en temps pour échanger des politesses mais elle n'arrive pas à se concentrer. Demain. Elle ne pense plus qu'à sa visite. Miles l'a prise au dépourvu. Gary ne veut pas entendre parler d'*Un écrivain, un vrai* et jamais elle n'acceptera de le recevoir. C'est trop tôt. Elle va au bar pour commander une dernière coupe

- [*Galapagos book*](#)
- [*read online Play Like A Grandmaster*](#)
- [**read online Inventing Falsehood, Making Truth: Vico and Neapolitan Painting**](#)
- [*click Silk Road Vegetarian: Vegan, Vegetarian and Gluten Free Recipes for the Mindful Cook pdf*](#)
- [*read online Le Pacte Holcroft*](#)
- [*read The Owl Was a Baker's Daughter: Obesity, Anorexia Nervosa, and the Repressed Feminine--A Psychological Study \(139p\)*](#)

- <http://anvilpr.com/library/Galapagos.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/Play-Like-A-Grandmaster.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/Crash--BFI-Modern-Classics-.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Silk-Road-Vegetarian--Vegan--Vegetarian-and-Gluten-Free-Recipes-for-the-Mindful-Cook.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/Le-Pacte-Holcroft.pdf>
- <http://wind-in-herleshausen.de/?freebooks/The-Owl-Was-a-Baker-s-Daughter--Obesity--Anorexia-Nervosa--and-the-Repressed-Feminine--A-Psychological-Study>